

SACHEZ QUE...

L'Assemblée Générale de la SHAAPB qui a lieu le 3^{ème} dimanche de janvier se tiendra cette année au Teich, ce sera donc le 21 janvier. C'est un lieu géographique central qui devrait donner la possibilité à un grand nombre d'entre vous de pouvoir facilement nous y rejoindre.

Ce rendez-vous statutaire qui nous permet de vous donner le bilan de santé de notre association, au travers des rapports moraux et financiers, sera aussi l'occasion de vous retrouver et d'échanger avec vous sur nos projets et de vous entendre nous faire part de vos ressentis et de vos attentes, à l'amorce d'un nouvel exercice. Merci d'avance de votre présence assurément attentive et amicale.

**DEVINEZ...**

Où se trouve ce magasin et quelle est son enseigne aujourd'hui ?

Plusieurs bonnes réponses le mois dernier, le plus rapide a été Jacques Passicouset qui a reconnu la bonne place de La Teste !



La SHAA était bien présente à l'exposition sur Sophie Wallerstein à Arès. Elle a permis à un public nombreux et intéressé de mesurer son apport à la commune encore bien visible aujourd'hui. La conférence du Dr G. Simmat a réuni 90 participants...

AGENDA du MOIS de DÉCEMBRE 2017

- **Arcachon**, permanences au siège de la Maison des associations, 51 cours Tartas, salle 12, 1^{er} étage, les mercredis 6, 13, 20 et 27 décembre, de 14 à 17h.
- **Arcachon**, mercredi 20, à 10h, cours d'histoire par la SHAAPB avec l'UTLARC, "le vignoble girondin au Moyen Âge" par Sandrine Lavaud.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE de la SHAAPB du 21 janvier 2018.

Sur le plan pratique, notez qu'elle aura lieu au pôle culturel de l'EKLA, 67 rue des Pins au TEICH. Après l'accueil et l'émargement, elle commencera à 10h. Elle sera suivie d'une conférence qui aura pour thème : "Jean Adrien FESTUGIÈRE, des forges de Boissière d'Ans au château de Ruat", présentée par Raymond Lafargue, à 11h15.

C'est à la SALLE PUBLIQUE du TEICH (à côté de l'Eglise) que sera servi le vin d'honneur à 12h15, suivi d'un déjeuner sur inscription, avant le 10 janvier. L'après-midi sera consacrée à une visite des extérieurs du château de Ruat, à 15h. Vous retrouverez toutes les informations sur le courrier de convocation que vous recevrez prochainement, par courriel ou par la Poste.

Une idée à l'occasion des Fêtes : pensez à offrir un des ouvrages publiés par la SHAAPB. Alors, pourquoi pas un sur votre ville ? Abonner un proche une année à notre Bulletin peut aussi être un cadeau qui a du sens...

Société Historique et Archéologique
d'Arcachon et du Pays de Buch
51 cours Tartas 33120 Arcachon
05 56 54 99 08
shaapb@orange.fr
www.shaa.fr

À suivre, dans le cadre du Centenaire de la Grande Guerre :

- Dans les deux pages suivantes, la chronique du mois de novembre 1917 par Armelle Bonin-Kerdon.
- Sur notre site Internet, les notices des Morts pour la France originaires du Pays de Buch, durant le mois de novembre 1917.

Discours de M. le Colonel Godon

Monsieur le Maire,
Messieurs et chers Camarades,

Ainsi que toutes les périodes humaines, l'année qui vient de s'écouler a été remplie d'événements heureux et malheureux. Parmi ces derniers nous devons compter au premier rang ceux de Russie. Après de beaux succès militaires qui mettaient l'Autriche en grand péril, on a vu les armées russes, après des attaques d'abord, puis renoncer au combat.

Que se passait-il donc ? La désorganisation préparée dès longtemps par l'Allemagne, s'activait sous les efforts de ses multiples agents d'espionnage et le colosse aux pieds d'argile s'écroulait en tant que valeur militaire. Les Alliés se trouvaient en face de cette alternative : ou le Tsar conserverait sa couronne et ferait peut-être une paix séparée ou la révolution éclaterait, c'est-à-dire l'inconnu menaçant.

C'est ce qui fut. Le peuple russe peu éclairé fut incapable de comprendre que l'émancipation d'un peuple ne peut s'obtenir que par l'ordre et la discipline, la marche à l'ennemi.

Si la Révolution française a pu se faire pardonner ses excès devant l'histoire, c'est qu'elle s'inspirait de hauts sentiments. Sa déclaration des droits de l'homme était noble. L'héroïsme de la Nation ne pactisait pas avec l'ennemi et sut lui imposer la victoire.

Il faut dire que Kerensky n'a pas compris la situation. L'intérêt de sa patrie lui commandait d'assurer dès le début l'ordre et la discipline. C'est ce que voulait le général Korniloff. Les soviets ne devaient plus être les maîtres : que pouvait-on espérer du commandement d'en bas ? C'était fou : abolition de toute loi, prisons ouvertes, partage immédiat des terres, les soldats et ouvriers commandant aux généraux ou les Insultant. Ce fut la course à l'abîme qui les guetta.

Lentement entre le dictateur et le général Korniloff, qui avait fait ses preuves dans le début de la guerre, pouvait encore sauver la situation. Kerensky n'a pas su le comprendre et la Russie se trouve gravement menacée par des maximalistes voulant la paix immédiate sans annexion et indemnité, c'est-à-dire une lâche capitulation devant l'ennemi. Ainsi que les soviets, ils poussent même l'inconscience jusqu'à tenter de

faire admettre leurs désirs par les alliés. Leur représentant envoyé à Paris a été fraîchement accueilli et n'assistera pas à la conférence des alliés.

Le général Gourko dit : « Les armées russes ne représentent sans doute plus une force active, mais cependant il est de l'intérêt des alliés de s'accommoder de leur résistance encore passive en espérant le relèvement total. »

En attendant cet avenir problématique, les allemands prélèvent sur le front oriental un matériel d'artillerie considérable, de nombreux effectifs, des centaines d'avions, des munitions. La difficulté de notre tâche en est accrue considérablement.

Un critique militaire de haute valeur, le général Verraux, a exposé le 27 octobre la situation sur l'Isonzo après avoir décrit la position des italiens : « vous comprendrez alors, dit-il, pourquoi l'armée italienne a dû évacuer le plateau de Battisizza dès qu'elle s'est vue rejetée en-deçà de la ligne de Tolmino au Monte Maggiore afin de ne pas être prise à revers. »

« Puis, quand vous vous serez dit que tout cela arrive parce que les autrichiens ont ramené de Russie de quoi porter leurs effectifs à 350 bataillons, que les allemands y ont ajouté dix divisions revenant du même front, vous penserez aux soviets et vous pleurerez des larmes de rage. »

LA VIGIE

D'ARCACHON

11 novembre 1917

Nos alliés ont subi par suite un échec et leur frontière est violée ; ils perdent tout le bénéfice de leurs précédents exploits. En attendant leur redressement, il faut les aider à parer le coup, sauver l'Italie dont l'écrasement permettrait au kaiser de concentrer toutes ses forces sur le front franco-britannique, avant l'entrée en scène des armées américaines, qu'il redoute avec raison.

La victoire des alliés en est reculée de plusieurs mois certainement.

Le socialisme mal compris conduit rapidement à l'anarchie ; puissions nous profiter nous-mêmes de ce triste exemple.

C'est que la liberté est d'un maniement délicat et demande une longue éducation. Son principe fondamental est que la liberté de chacun s'arrête là où commence celle d'autrui, nous mêmes ne sommes pas encore arrivés dans la pratique à cette compréhension.

Nous le voyons bien, car nous avons nos petits soviets. Est-ce qu'une certaine de français ne veulent pas imposer leur loi à la France ?

Une minorité tapageuse enhardie par un laisser-faire incompréhensible voudrait amener le pays à une paix honteuse qui le laisserait pantelant et ruiné, tandis que le territoire allemand intact et gorge du fruit des pillages éboulés tout les pays envahis ont été victimes, reprendrait rapidement la vie normale.

Qu'elle écoute donc les députés des régions du Nord, les citoyens Basly et Labas, farouches socialistes antimilitaristes avant 1914. Ceux-là ont été cruellement désabusés et de bonne foi le disent. Mais nos Kienthaliens et leurs amis ne veulent pas être convaincus ; le temps est bien fini cependant des réserves humanitaires, nous avons vu leur néant.

Pourquoi persistent-ils ? Par intérêt personnel, pour retrouver leur mandat

après la guerre en trompant encore le peuple.

Qu'importe à la France en armes l'intérêt étroit de quelques ambitieux ? Nous vivons la grande guerre d'un dépend sa vie ou sa mort, et des politiciens tentent de retarder ou d'annuler notre victoire certaine, mais qui demande encore de puissants efforts.

L'ennemi depuis quarante ans préparant son agression avait complété l'asservissement du Monde. Partout l'espionnage tendait ses pièges souterrains. Tout allemand est un espion, un traître qui traite en ennemi le peuple qui l'accueille ; l'or de la corruption était versé à flots renaissants, tantôt ouvertement, tantôt par des moyens détournés de façon que les bénéficiaires eux-mêmes pussent en ignorer l'origine.

L'intrigue, les complots favorisaient les grèves, évanouissaient les difficultés quand il ne les faisaient pas naître, bref sans se lasser ils divisaient pour régner. En temps de paix l'Allemagne prépare toujours une guerre future.

Le peuple des Seigneurs, disait Guillaume, digne chef de ces bandits, Guillaume le Maudit qui a détruit la basilique de Reims lorsqu'il a vu, qu'il ne pourrait s'y faire sacrer Empereur du monde il le peuple qui a reculé les bornes de la sauvagerie, grossier, féroce, sans foi ni loi au milieu de la civilisation.

Après la guerre, quelle Nation sera ass-z faible pour oublier, pour tolérer chez elle ces dangereux malfaiteurs, leur permettre de posséder des biens, des banques ? Peut-être la France si elle est encore assez ennemie d'elle-même, pour croire que la fraternité des peuples peut s'étendre aux boches dont jamais ne changera la nature.

Souvenons-nous de leurs buts de guerre encore avoués le 18 octobre dans une conférence à Munich par le député Westarp : « Il est indispensable qu'une indemnité de guerre soit payée partie en argent, partie en matières premières ; l'annexion à l'Empire du bassin de Briey-Longwy, de la Lithuanie, de la Courlande. La disparition de la Belgique comme état autonome et des garanties militaires pour les provinces allemandes à l'est et à l'ouest. » Avant la guerre, c'était pis.

Les Alliés doivent imposer à l'ennemi des conditions équivalentes, ce ne sera que justice. Sa haine pour nous est telle, qu'elle n'en sera pas accrue et nous serons mieux à même de nous défendre contre ce désagréable voisin.

Dans le passé, comme dans l'avenir la force du droit ne fut et ne sera que peu de chose contre la force des armes.

Si nous avions été préparés, redoutables, Guillaume eût probablement continué à mériter le prix Nobel — pour la Paix ! Ironie des faits.

Pour en finir avec les choses néfastes nous devons dire quelques mots des scandales dont la trame complexe se déroule peu à peu. Si vous eût écouté en haut lieu les patriotes qui multipliaient leurs avertissements depuis le début de la guerre, la France serait débarrassée des agents ennemis qui continuent leurs efforts de démoralisation sous la protection et même les sub-

ventions de certains mauvais français dont quelques-uns sont déjà sous les verrous.

Leurs amis voudraient faire le silence, la masse veut tout savoir. L'envoi sur le front de feuilles défaitistes a été toléré, une agitation malsaine était propagée dans le pays. La France réclame la lumière pleine et entière et le châtiment des coupables quels qu'ils soient.

Pour compenser les faits regrettables dont nous venons de parler notre bon ne étoile a voulu que les Etats-Unis enfin révoltés par l'impitoyable barbarie allemande et sa vilnie vinissent se ranger sous les drapeaux Alliés pour le triomphe du droit et de la civilisation.

Sa force formidable, morale, matérielle, mise en action avec une puissance de jour en jour plus développée donnera le coup de grâce à la bête féroce.

Le président Wilson a dit : « Jusqu'au dernier homme jusqu'au dernier dollar » C'est le glas allemand qui commence à sonner.

C'est la Victoire pleine et entière pour 1918. Les Alliés qui ont si remarquablement soutenu notre cause, Anglais, Italiens, Belges, Portugais, braves Roumains si à plaindre, Serbes héroïques pourront enfin jouir de la paix et trouver la récompense de leur valeurs Belges, Serbes et Roumains leur Patrie restaurée et agrandie.

Le Japon, la Chine, le Siam, le Brésil et presque toutes les républiques sud Américaines sont avec nous. Outre les services que nous rendent et nous rendront ces pays pendant la guerre, il se joindront à nous ensuite pour boycotter les allemands et constituer la Ligue anti-boche.

Sur le front nous pouvons porter nos regards confiants. Au lieu de faiblesse et méchanceté nous voyons l'héroïsme indéfectible de nos superbes soldats conduits par des chefs émérites.

Ils viennent encore de remporter sur l'Aisne et en Flandre de glorieux succès. L'ascendant pris par eux sur l'ennemi est indiscutable et g'audit chaque jour. Ce n'est plus la guerre à pa-naches d'autrefois, c'est la lutte lente, sournoise, patiente, cruelle et sans pitié : ainsi l'ont voulu les boches.

Après leur défaite de l'Oureq et de la Marne ils n'ont plus osé se risquer aux batailles rangées qui suivirent les conceptions stratégiques.

Nous dûmes les suivre dans cette guerre nouvelle nécessitant une artillerie formidable qu'il nous fallut créer sous le feu de l'ennemi,

Que dirons-nous de nos héros de l'air sinon qu'ils sont admirables : le capitaine Guynemer, leur grand as, tombe dans sa dernière lutte au Panthéon, son nom fait partie de notre histoire ; mais combien d'autres marchent sur ses glorieuses traces et n'aspirent qu'à l'égalité, faisant tous d'avancer, gai ment, le sacrifice de leur jeune et belle existence. Ils sont les yeux de l'armée, sa protection ; leur tâche est grande entre toutes. L'Esprit de Bouvains a pu dire justement :

« Ils versent à leurs frères la lumière et à nos ennemis le feu. »

Hélas ! trop de nos braves tombés au champ d'honneur ne verront pas le jour du triomphe, mais leur mort aura permis à la Patrie, de vivre glorieuse, à leurs parents, à leurs enfants dont ils seront l'honneur de vivre libres dans notre belle France ayant reconquis ses frontières naturelles, affranchie de la pression constante de son horrible voisin tenu à l'écart dans l'impossibilité matérielle de reprendre la lutte dans quelques années. Il en va de la paix du monde.

La Prusse doit être abattue : sa suzeraineté sur l'Allemagne abolie.

Mais il sera nécessaire de veiller car l'allemand ne cesse d'être dangereux que quand il est mort et même ennemi.

Le traité de paix devra nous donner outre des frontières naturelles que nous devons soigneusement fortifier, une zone neutre de cinquante kilomètres au moins où l'allemand ne pourra établir aucune défense.

Il devra verser des indemnités pour tous ses vols, pillages, dégradations, ruines, payer les pensions aux militaires et civils blessés de la guerre ou malades, aux parents dans le besoin. Réparations et garanties. Occupation de plusieurs villes ou régions par les alliés jusqu'au règlement entier, comme ils le firent en 71, plusieurs années s'il le faut « Le peuple allemand est à la limite de la misère. Pourtant il ne désespère pas » a dit le socialiste gouvernemental Schiedeman.

D'autres s'écrient : « La disette est réelle, le mal va croissant et l'hiver sera terrible. Croit on que nous pourrions vivre avec moins de nourriture encore » (Worwoerts).

La France entière est debout, lutte héroïquement. Ses alliés tous les jours plus nombreux se lèvent dans le monde entier pour la cause sainte. L'année 1918 sera décisive et l'univers entier entrera dans une ère nouvelle de paix et de réparation.

Nous devons ces bienfaits à nos chers soldats si courageux dont la vaillance et la tenacité font l'admiration du monde.

Nous pleurons ceux qui sont tombés et tomberont encore au champ d'honneur pour la Patrie ! Honneur à eux et souvenir !

Vive la France !

Il y a 100 ans...

La chronique de ce mois-ci est constituée de l'éditorial presque complet de l'édition de *La Vigie d'Arcachon* du 11 novembre 1917, qui reproduit in extenso le discours du colonel Godon, président de la Société des vétérans de la guerre de 1870, prononcé devant le monument aux morts du cimetière d'Arcachon, qui leur est consacré. Ce dernier est utilisé chaque premier novembre, depuis 1914, pour la « manifestation patriotique » organisée en l'honneur des combattants morts pour la France. Certes, comme de coutume, le colonel rend hommage à « l'héroïsme indéfectible de nos superbes soldats », notamment à « nos héros de l'air » « admirables », à travers le capitaine Georges Guynemer, mort le 11 septembre 1917. Il souligne leurs « glorieux succès » et prédit, à un an jour pour jour de l'armistice, une année 1918 « décisive », annonciatrice d'une « ère nouvelle de paix ». « C'est le glas allemand qui commence à sonner. » « C'est la victoire pleine et entière pour 1918. »

Pourtant, il ne le fait qu'en fin de discours. L'essentiel de son intéressante prise de parole est consacré à un bilan lucide et perspicace de « l'année qui vient de s'écouler », dans l'ensemble de « la grande guerre », dont « dépend [la] vie ou [la] mort » de la France. Contrairement à sa conclusion optimiste destinée à maintenir le moral de ses interlocuteurs et des lecteurs du journal, il y insiste sur « la difficulté de notre tâche » « accrue considérablement », sur une « victoire des alliés » « reculée de plusieurs mois ». L'expression « annuler notre victoire certaine », lourde de sa contradiction interne, révèle le degré d'inquiétude qui anime le colonel. Le danger redouté est que l'Allemagne concentre « toutes ses forces sur le front francobritannique avant l'entrée en scène des armées américaines », comme le fait l'Autriche-Hongrie sur le front italien. C'est ce qui commence à se produire, et nous savons que la victoire des puissances centrales a été une éventualité au printemps 1918.

Le colonel Godon en désigne la cause principale, la révolution russe, qualifiée d'« inconnu menaçant », et abordée pour la première fois en détail dans les colonnes du journal. La nouvelle de la révolution d'octobre (début novembre) n'est pas encore parvenue, mais les conséquences de la révolution de février (mars) ont déjà abouti à ce que la Russie, « colosse aux pieds d'argile », se soit écroulée « en tant que valeur militaire ». En effet, « on a vu les armées russes [...] renoncer au combat », notamment à cause des désertions de soldats, qui ont formé des soviets « commandant aux généraux ou les fusillant » (« commandement d'en bas »), et qui désirent « la paix immédiate sans annexion ni indemnité » (position des bolchéviques ou « maximalistes »). Godon se livre alors à une vraie leçon de révolution, méprisant le « peuple russe peu éclairé », et valorisant celle de la France, qui « ne pactisait pas avec l'ennemi et sut lui imposer la victoire », par exemple à Valmy, grâce aux soldats de l'an II. Il oublie de dire que la Révolution française n'était pas, quant à elle, née de la guerre et que par ailleurs, elle servait de modèle aux bolchéviques, qui voulaient la pousser encore plus loin, jusqu'au socialisme.

Le pacifisme socialiste, c'est justement ce qui fait peur à Godon : pour lui, il mène « à l'anarchie », et il fustige, sans les nommer à cause de la censure, les mutineries et grèves qui ont agité la France depuis le printemps 1917, tout en citant « l'envoi sur le front de feuilles défaitistes », et « une agitation malsaine [...] propagée dans le pays ». « Nous avons aussi nos petits soviets », dit-il, « une minorité tapageuse », qui « voudrait amener le pays à une paix honteuse ». Il critique les « rêveries humanitaires » des internationalistes socialistes, qui s'étaient réunis en avril 1916 à Kienthal en Suisse pour s'opposer à la guerre, fille de l'impérialisme et du capitalisme. Sa véritable peur est bien celle d'une révolution socialiste en France, qui briserait l'Union sacrée et mettrait fin trop tôt à la guerre, laissant l'Allemagne plus puissante que jamais.

En fait, son nationalisme conservateur, son attachement aux valeurs d'« ordre et de discipline », irriguent le discours tout entier. La Révolution française a pour lui des « excès » (sans doute robespierristes), à se faire pardonner devant l'Histoire. Dans la révolution russe, sa préférence va au général Lavr Kornilov qui, au début de septembre, a tenté de restaurer l'ancien régime tsariste ; le chef modéré du gouvernement provisoire, Alexandre Kerenski, est qualifié de « dictateur ». Vis-à-vis de l'Allemagne, il reprend tous les stéréotypes haineux développés avant guerre et renforcés dans l'opinion par la dureté du combat : « bandits », « dangereux malfaiteurs », peuple « grossier, féroce, sans foi ni loi au milieu de la civilisation »... Il fait sien la théorie complotiste qui explique la révolution russe par l'espionnage et la corruption de « l'or allemand ».

On s'attendrait à ce qu'il souhaite œuvrer après la guerre pour « le triomphe du droit et de la civilisation », à l'instar des États-Unis du président Woodrow Wilson, et dans la lignée universaliste de la « noble » Déclaration des droits de l'homme de 1789 dont il se réclame. Mais il n'en est rien, car, pour lui, « la fraternité des peuples » ne « peut s'étendre aux boches » ; « la force du droit » ne peut primer sur « la force des armes ». Il développe sa vision d'un après-guerre revancharde, avec la formation d'une « ligue anti-boche », et des conditions drastiques imposées aux futurs vaincus. Nous savons hélas que nombre d'entre elles seront adoptées au traité de Versailles et que Wilson ne parviendra pas à mettre sur pied un nouvel ordre international fait de respect mutuel des peuples, malgré la création de la Société des Nations. De l'humiliation naîtra en partie le nazisme.
